

Marc Blancpain
Le sentier de la douane
**Le colonel
et son royaume**
**
roman

The illustration depicts a cobblestone path winding through a lush, green landscape. In the foreground, a woman with dark hair, wearing a dark dress and carrying a large, full, woven basket on her back, looks back over her shoulder. Further down the path, a man and a woman, also carrying baskets, are walking away from the viewer. The background features rolling hills under a dark, cloudy sky with a large, pale moon. A large, leafy tree stands on the right side of the path.

Denoël

Extrait de la publication

LE COLONEL ET SON ROYAUME

DU MÊME AUTEUR

Chez Denoël :

La Saga des amants séparés.

I Musique en tête, II La grande nation, III Le calme des mers.
Arthur et la Planète, *roman, sous le pseudonyme de Marc Bénoni*
(Prix Scarron 1955).

Ces demoiselles de Flanfolie, *roman*

La Femme d'Arnaud vient de mourir, *roman*
(Prix Engelmann 1959 Livre de poche 1960).

L'Estaminet des Cœurs sensibles, *roman.*

Les Peupliers de la prétentaine, *roman.*

Vincennes-Neuilly, *nouvelles.*

Les Truffes du voyage, *roman.*

Ulla des antipodes, *roman.*

Nous l'appelions Bismarck, *roman.*

Le sentier de la douane :

I. La bachelière de Landouzy, *roman.*

Chez d'autres éditeurs :

Le Solitaire

Flammarion.

(Grand Prix du Roman de l'Académie française 1945)

Contes de la lampe à graisse

Flammarion.

(Prix Courteline 1946)

Catherine,

récit, Flammarion.

Les Belles Amours,

contes, Flammarion.

Maturité,

roman, Flammarion.

Les Fiancés d'Olomouc,

nouvelles, Flammarion.

Le Carrefour de la Désolation,

roman, Flammarion.

La Maison du bon Dieu,

fables, Mercure de France.

Voyages et Verres d'eau,

essai satirique, La Passerelle.

MARC BLANCPAIN

Le sentier de la douane

**LE COLONEL
ET SON ROYAUME**

* *

roman

DENOËL

© by éditions Denoël, 1985
19, rue de l'Université, 75007 Paris
ISBN 2-207-23177-1

Résumé du premier tome

La Bachelière de Landouzy conte l'histoire, qui se déroule de 1912 à 1930, d'un hardi garçon, Henri dit le Colonel, braconnier et surtout contrebandier, qu'une jeune et belle bourgeoise instruite, Anne, la bachelière, se prend à aimer furieusement.

La guerre survient et une lourde et terrifiante occupation de cinquante et un mois; Henri vit dans les bois, ces bois profonds de l'Ardenne, pour échapper aux Allemands; sa vie est à tout instant terriblement menacée mais il a réussi à abriter Anne dans le couvent de Belgique où elle a fait autrefois ses études.

La paix revenue, le Colonel reprend son rude et dangereux « métier » de braconnier et de fraudeur. Il épouse Anne et, pour mériter cette « riche », il devient un des plus grands entrepreneurs de contrebande de toutes nos frontières. Ses hauts faits – véridiques – prennent des allures d'épopée.

Pour tous, en Belgique comme en France, il est un glorieux personnage quasi légendaire, aimé des femmes et redouté de ceux qui, porteurs d'un uniforme, tentent en vain d'en finir avec lui.

Première partie

CHAPITRE I

La mère passa bien tranquillement à l'arrivée de l'automne.

« V'là mes douleurs qui me reprennent, avait-elle dit la veille au soir, c'est tous les ans comme ça quand les jours raccourcissent, que le vent prend du côté d'Hirson et qu'on commence à faire du feu toute la journée. »

Il était seul avec elle et connaissait trop bien sa chanson; agacé, il secoua les épaules en prenant soin, toutefois, d'éviter qu'elle pût le voir et s'approcha de la croisée. Elle poursuivait, intarissable et toujours immobile :

« Je fais tout pour ne pas bouger; quand je bouge, j'ai mal, et mes os craquent aussi fort que l'osier du fauteuil... Tu ne peux pas savoir! Ça doit être toutes ces lessives que j'ai faites chez les autres pour vous empêcher de crever de faim, toi et ton ferlampier de père! »

Agacé et humilié, il faillit se retourner sur elle en grondant.

« Oui, poursuivait-elle, tu t'en es bien tiré jusqu'ici. Tu as épousé une riche, et quelle riche! On ne parlait que d'elle, une bachelière comme ils disent. J'ai longtemps cru qu'elle me regarderait de travers... Mais qui est-ce qui l'a nourrie, pendant

la guerre, et empêchée de tomber entre les griffes des Fones?... Il y en avait un, en particulier, un vrai chien de chasse... »

Il n'y tint plus. Demi-tour brutal :

« Tais-toi donc! »

Sa vieille tête grise s'inclina vers sa poitrine et elle se mit à chougner comme un enfant. Puis, comme il se taisait, elle se prit à gémir et enfin à se lamenter à voix haute et aiguë.

« Tais-toi! Nom de Dieu, tais-toi! On dirait que tu accouches! »

Il se sentit tout aussitôt honteux de sa violence. Elle radote, oui, elle radote et cette garce d'Ursule, à chaque fois qu'elles se rencontrent, lui monte la tête. Elle radote; elle radote; mais elle me fait mal...

Et voilà qu'elle se remettait en route comme une horloge qui vient d'avoir un raté :

« C'était un ferlampier, ton père mais un brave homme; la preuve, c'est qu'il a trouvé moyen de mourir à la guerre pour qu'on me donne une pension... »

Henri n'en croyait pas ses oreilles; pour un peu, il se serait mis à rire. Mais la vieille poursuivait :

« Je n'avais pas à rougir de sa mère à lui, une forte femme comme moi; elle taillait de grandes allumettes dans du bois sec, s'achetait du soufre en Belgique et allait vendre ses petits paquets de village en village; je l'ai bien connue; et je l'ai soignée quand elle a été pour partir... Elle m'avait fait cadeau de tous ses béguins : cinq ou six et tous très beaux comme on les montait au temps de Badinguet et du premier Léopold... Et moi, qu'est-ce que je lui laisserai, en partant, à ma bru, hein, qu'est-ce que je lui donnerai? Elle est née dans la soie et elle a tout, elle a toujours eu tout! Qu'est-ce que je suis pour elle : une femme de journée, qui fait des journées, hein, c'est cela, une femme de lessives? »

A quoi bon lui répondre. A quoi bon tenter de lui parler raison. Sur la pointe des pieds, comme un voleur, il poussa la porte et se retrouva dans la cour. En le frappant au visage, le grand vent flasque et humide lui fit du bien. Il se dirigea vers l'écurie; un épais torchon à la main, un flacon dans l'autre, Anne astiquait les cuivres de la torpédo.

« Ma petite maniaque », dit-il en lui caressant l'épaule.

Elle se retourna et l'examina de la tête aux pieds :

« Tu as l'air tout drôle, qu'est-ce qu'il y a? »

– La mère. Elle dit des bêtises, des horreurs, elle radote...

– Tu sais, vieillir, c'est sentir peu à peu que tout est devenu insupportable... »

Ils dînèrent tranquillement tous les trois et Henri se retira pour faire ses comptes dans ce qui avait été autrefois, du temps des Ferlampe, la chambre des nouveau-nés. Anne aida la vieille à se coucher et la trouva plus maladroite qu'à son habitude.

« Je ne sais plus comment me mettre; sur le dos, je fais des cauchemars; sur le droit, je sue comme un mauvais faitout de Sars-Poteries ¹ et, sur la gauche, mon cœur bat la breloque et je pousse des cris de peur... Ne vieillis pas, non, ne te laisse pas aller à vieillir... Va-t'en assez tôt; c'est toujours trop tard qu'on passe... »

Anne lui souriait, rassurante, puis elle l'aida à se hisser au-dessus de ses quatre matelas de duvet et de plume : la vieille était devenue si légère que ce fut à peine s'ils s'enfoncèrent. Anne lui noua sous le menton les brides en ruban d'un bonnet de laine, lui caressa puis lui baisa le front.

« Pourquoi qu'tu n'me fais pas grand-mère? »

Elle respira un grand coup :

– « Va, je le sais bien... C'est parce que tu l'aimes trop, lui... Je me dis même souvent que tu as raison... Il te rendra plus riche que tu ne l'as jamais été du temps de ton père, le grand docteur. »

Elle poussa un long soupir; Anne s'en fut sans s'apercevoir que la bonne femme venait de mourir aussi naturellement qu'on s'endort au soir d'une journée de besogne.

Henri revenait dans la salle; le soir tombait et le ciel, au couchant, affichait sur sa tendre grisaille de longs doigts épais et noirs comme de la fumée.

« Il pleuvra demain », dit-il en regardant sa femme qui lisait sous la lampe.

Elle inclina la tête, lui sourit, poursuivit sa lecture.

L'aimait-il vraiment? Il sourit en pensant qu'il se posait souvent la question mais sans jamais en venir à se demander si lui-même était aimé de sa jeune femme... Quand elle se montrait

1. De terre cuite; c'est le nom du village de l'Avesnois où on les fabrique.

jalouse, il se sentait fier, sottement, et plus assuré que jamais de la fermeté et de la fougue des sentiments qu'elle lui portait depuis... Depuis quand, au juste? Notre première rencontre sous les hêtres? Ou depuis qu'elle a bravé son père et fait scandale en fuyant avec moi, en s'encanaillant, comme on disait chez les riches?

Les riches? Oui, il était allé la chercher chez les riches. Elle et lui, ils n'étaient pas, ils ne seraient jamais de la même pâte; ce soir, elle lisait tranquillement et son livre amenait sur ses lèvres une ombre de sourire... Plaisir de riche qu'il ne connaissait pas; quand il lisait, lui, c'était, les dents serrées, le Code des douanes ou les comptes griffonnés par ses fonceurs...

Femme de contrebandier! Ce n'est pas à cet avenir que la destinait son père! Ce n'est pas au lit d'un fils de ferlampier que devaient la conduire les leçons d'Orémus, les répétitions et les homélies de Lajoie, ni le latin, la rhétorique et les prières que lui avaient enseignés les Bonnes Sœurs!

Il frémit soudain; il revoyait le regard qu'elle avait adressé à Robert Jacques, ce dindon vaniteux, quand, l'autre jour, il avait, lui, parlé comme doit parler un Monsieur! Un regard qui signifiait que ce futur baron et elle étaient faits pour se comprendre, et assez généreux, aussi, pour pardonner sa brutalité à un fils de rien!... Le méprisait-elle? Et si elle le méprisait, pourquoi l'aimait-elle? Pourquoi était-elle jalouse, et sans chercher à dissimuler vraiment sa jalousie?

Il fut tenté de tendre la main, de se saisir du livre sur lequel elle se penchait et de le jeter au feu, ce livre qui, brusquement, venait de figurer à ses yeux tout ce qui les séparait. Il se maîtrisa en serrant les poings mais rougit quand il vit qu'elle levait les yeux sur lui et lui adressait une sorte de sourire indéfinissable et contraint. On jurerait, songeait-il, qu'elle a senti ce que je pensais; elle me perce à jour, je ne suis pour elle qu'un maladroit... qu'un simplet!

De long en large, sans faire de bruit, il s'était mis à marcher dans la vaste pièce. Peut-être l'interrompait-elle, comme parfois, en disant :

« Cesse donc, tu me donnes le tournis », et en l'attirant à elle pour qu'il abrite son tourment obscur dans la tiédeur de ses bras. Mais elle poursuivait sa lecture.

Dépité, puis attristé, il sentit monter en lui une onde de

désespoir et il fut tenté d'aller s'agenouiller auprès d'elle. Il préféra aller s'asseoir au plus obscur de la pièce. Entre elle et moi, songeait-il, il y a autre chose...

Il se souvint brusquement d'Armande le saisissant par l'épaule et le jetant contre elle entre ses jambes ouvertes; puis ce fut Noémie, puissante et douce, sans façon et de si bel appétit; Marguerite... Avec Marguerite, si jeune encore, et douce, il jouait comme il aurait pu jouer, comme il avait joué à quinze ans avec les fillettes lorsque Orémus ayant ouvert la porte ils couraient tous, moineaux piaillants, dans la fraîcheur des caches et à l'abri des haies vertes et fleuries.

Marguerite? Marguerite? Elle lui donnait le regard de ses yeux de porcelaine dès qu'il poussait la porte de l'estaminet; il ne voyait d'abord que la rondeur rose comme le museau d'un petit chat de sa bouche gourmande : « On jurerait, disait-il, que tu as toujours tes dents de lait! »

Elle chantait en lançant ses vêtements sur une chaise; elle était toujours au lit la première et la fraîcheur des draps lui donnait la chair de poule...

Anne, c'est tout juste si, avec elle, je n'entre pas dans la chambre comme un bigot au confessionnal, à petits pas, la mine grave, le maintien gauche... Et pourtant, elle n'a jamais manqué d'ardeur ni d'appétit... Déjà, dans la hutte aux canards...

Elle refermait son livre.

« A quoi penses-tu? Travailleras-tu avec Robert Jacques?

– Avec lui, peut-être; pour lui, non.

– C'est-à-dire?

– Quand il embauchera quelqu'un, je lui dirai volontiers ce que je pense du citoyen : un Léon dans le métier, ça suffit!...

Tout malin qu'il soit, Robert Jacques, il a quand même donné sa confiance à un vendu qu'il suffisait de regarder pour savoir qu'il ne méritait rien d'autre qu'une giclée de sel¹ dans le gras des fesses... Tout malin qu'il soit ou tout malin qu'il se donne... Oui, j'éclairerai sa lanterne; j'irai même jusqu'à lui montrer les sentes qu'il faut éviter d'emprunter... Mais donnant, donnant, les renseignements se payent comme le reste! Attention, je ne veux pas de son argent : il s'acquittera en tabac. »

1. Un coup de fusil quand, dans la cartouche, on a remplacé les plombs par du sel.

Le colonel reprit sa marche et continua, comme se parlant à lui-même :

« Son tabac n'est pas mauvais et, surtout, les clients le trouvent très bon dans la pipe. Je me servirai en partie chez lui directement mais sans abandonner la Combe, la Cabre, l'Écluse ou Marguerite... Un seul itinéraire, c'est risquer de tout perdre d'un coup; d'ailleurs, c'est presque toujours son tabac que me livrent Noémie et Marguerite, et au même prix que lui... J'y songe : il doit donc les fournir à meilleur compte... J'exigerai le tarif qu'il leur fait quand je m'adresserai sans intermédiaire à sa fabrique.

– De Noémie à Marguerite, ça fait bien trente à trente-cinq kilomètres de frontière?

– Et alors? Comme je te l'ai dit, plus j'ai d'itinéraires et moins je cours de risques; quand on me prend des hommes ou des femmes ici, j'en ai quantité d'autres qui passent ailleurs! »

Il poursuivit sur un ton plus élevé :

« Et c'est auprès de Noémie et de Marguerite que je prendrai le plus gros! »

Il lui tournait le dos; elle regardait ses lourdes épaules : était-ce un défi qu'il lui lançait? Il eut l'air de rire en ajoutant :

« Ce sont des femmes, de fines mouches, bien plus malignes que les gros Belges des estaminets et de l'Écluse! »

Il revenait sur ses pas mais il évitait son regard :

« Tu me dis bien tout?

– Tout. Sauf que j'allais te dire aussi que je demanderai à Robert Jacques qu'il m'achète du cognac et de l'armagnac.

– ... Au moins, les Belges, eux, auront quelque chose de bon dans le gosier, alors que les Français... »

Elle riait :

« Qu'est-ce que tu veux dire?

– Je veux dire que le tabac belge ne vaut pas grand-chose; c'est du foin! Tu connais la chanson que les Belges chantaient pendant la guerre et qu'ils continuent de chanter :

*...Tant qu'il y aura de l'herbe en Belgique
Les Français fumeront
Et ron et ron petit patapon! »*

Il rit avec elle en ajoutant :

« Je n'oublie pas, pourtant, que des hommes de goût, et qui avaient des moyens, ne fumaient guère que du belge : Lajoie, les Ferlampe, ton père... C'est que ce qui vient en fraude paraît toujours meilleur; on a l'impression, en tirant sur une pipe de Semois ou de Robert Jacques, de se payer la tête du capitaine des douanes, de ses gabelous, et du gouvernement de Paris par-dessus le marché! C'est l'attrait du fruit défendu dont parlait Lajoie au catéchisme!

– Et puis ça vient de loin et, comme dirait ta mère, les vaches des prés lointains ont toujours les pis bien gonflés!... Note que le goût des Belges riches pour ton cognac et ton armagnac s'explique aussi de la même façon...

– Bien entendu, et leurs douaniers surveillent les entrées de bouteilles, depuis un an surtout, comme les nôtres combattent les fonceurs... Ça devient très difficile d'exporter surtout que, chez nous, des instructions prescrivent aux brigades de veiller plus strictement à l'application de l'article 206 du Code des douanes...

– Pfu! Comme tu es savant! Et qu'est-ce qu'il dit, ce 206?

– “ La détention de stocks de marchandises autres que du cru du pays (Henri affectait de réciter une leçon) prohibées ou taxées à la sortie, non justifiées par les besoins normaux de l'exploitation et dont l'importance excède manifestement les besoins de l'approvisionnement familial appréciés selon les usages locaux, sera punie de... ”

– Ouf! Te voilà prévenu, et ce n'est pas la peine de te recommander d'avoir l'œil sur le beau dépôt d'épicerie que tu as fait bâtir...

– Ils n'y trouveraient pas grand-chose. Ma bonne marchandise se trouve maintenant dans la cave d'un estaminet de Fesmy.

– Pourquoi Fesmy? »

Il prit son air de « gros malin », comme elle disait parfois, pour lui répondre :

« Parce que Fesmy est une gare de triage et qu'il y a, sur des épis du chemin de fer et tout près, trois fabriques : tissage, filature et tuilerie... C'est ce qui justifierait, en cas de mauvais coup, la présence d'un “ stock de marchandises autres que du cru du pays ” dans la cave du seul estaminet de l'endroit! Ça boit, un cheminot! On a la gueule sèche devant un four à tuiles et un petit

coup de remontant n'a jamais fait peur à quelqu'un qui œuvre¹ en fabrique!

– Bravo! Bravo!

– Pourtant, je n'y mets jamais, là-bas, trop de caisses en même temps... Les gabelous ne sont pas aussi bêtes qu'ils peuvent en avoir l'air et l'affaire de l'Abeele m'a rendu prudent.

– L'affaire de l'Abeele²?

– Oui, c'est loin d'ici mais sur la même frontière, à hauteur d'Hazebrouck, dans les Flandres. Cent vingt-cinq habitants et neuf débits de boissons: si soiffards que puissent être les Flamands, la douane a pensé que c'était beaucoup; elle a renforcé sa surveillance; elle a fait vérifier des factures et établir des comptes; elle n'a pas tout su, tu penses, mais elle a quand même réussi à prouver que les neuf débitants avaient acheté, en un an, pour 45 millions de champagne et d'alcools de marque! De quoi saouler à mort les cent vingt-cinq habitants du hameau, si toutefois toutes ces bonnes choses étaient passées par leur gosier!... Procès. Condamnations. Appels. Ils en sont à la Cour de cassation! Tout le diable et son train: je ne me vois pas dans des draps pareils... A Fesmy, ni moi ni personne ne risque aussi gros. »

Anne avait refermé son livre et s'était levée. Elle s'approcha de lui, l'enlaça et, tendre, lui murmura à l'oreille: « Je t'admire. »

Quand ils s'éveillèrent à l'aube du lendemain un peu plus tard qu'à leur ordinaire, le chien de garde, à l'attache, aboyait à l'entrée de sa niche et le cheval frappait du pied le sol de l'écurie. Henri se leva d'un bond. Il sut tout de suite que sa mère venait de mourir; il la remercia en pensée d'être partie pendant la nuit, silencieusement et sans les affliger en geignant, discrète, honteuse même peut-être comme du temps où elle travaillait pour le Fone. Il courut dans sa chambre; Anne le suivait.

La vieille reposait les yeux clos mais bouche ouverte; Anne, sous le menton, resserra les rubans du bonnet. Il la regardait faire, stupide, une seule pensée en tête: « Un homme ne pleure pas, un homme ne doit pas pleurer devant les autres. » Mais Anne en lui prenant le bras pour l'emmener dans la salle savait qu'il

1. Travail.

2. Elle a eu lieu en 1948 mais je m'autorise à prendre des libertés avec l'histoire.

pleurerait à chaudes larmes, mais silencieuses, dès qu'elle l'aurait quitté.

« Mon pauvre grand. »

Jusqu'à l'heure du midi, il resta prostré près du poêle que la servante avait ranimé. Anne avait disparu pour aller aviser le maire, le curé, le garde champêtre, le menuisier. Inutile de téléphoner au notaire : la mère, comme elle le répétait souvent, « n'avait jamais rien eu à elle »... Un pâle sourire éclaira le visage de la jeune femme qui s'était mise soudain à se souvenir de l'admiration craintive que la vieille portait à ceux qu'elle appelait « les riches ».

Pendant une bonne huitaine, Henri parut à tous comme absent de lui-même. Il répondait d'un mot aux questions, vaquait à ses occupations en somnambule, montrait un visage de bois et des yeux qui regardaient au-delà des êtres et des choses.

Il reprit pied un matin, brusquement.

Une belle journée de printemps s'apprêtait à naître; par tous ses pores, dans les champs et les prés, les ornières des caches, l'humus épais des forêts, les éponges vertes des fagnes, la terre aspirait l'eau accumulée au cours des longues pluies d'avril. Elle fumait légèrement et le pays, coquet, dissimulait ses traits sous une gaze impalpable. Le soleil levant semblait rire à l'horizon du ciel pâle.

« Enfin, le plein mois de mai! »

Sur le seuil de pierre, la porte refermée derrière lui, sa tignasse de rouquin mal démêlée, le Colonel respirait à grands coups comme pour boire avidement le renouveau. Il poussa une sorte de cri de triomphe, comme un appel de bête joyeuse, et la servante occupée à préparer le café du matin souleva, les yeux ronds et bouche ouverte, le rideau blanc et bleu de sa cuisine. Il la vit et se mit à rire. Elle se rejeta en arrière, criant, à la cantonade, la nouvelle :

« Monsieur est guéri! Ça y est, Monsieur est guéri! »

Il éprouvait, lui, l'étrange impression d'être soulagé d'il ne savait quel poids, délivré d'un passé oppressant, libre de repartir du bon pied vers un monde aux larges avenues. Anne sortit et vint s'appuyer en souriant sur sa large poitrine.

« Nous allons atteler la torpédo, dit-il en riant, et nous partirons pour la Belgique, j'ai tous les papiers pour passer la frontière.

- Et où irons-nous?
- Je ne sais pas... N'importe où...
- D'abord chez Robert Jacques, tu dois arranger tes affaires avec lui. »

Il ne serait pas mécontent non plus, elle le savait, de montrer à « ce » Robert, qu'il possédait, lui aussi, une belle voiture automobile. Il sourit :

« Oui, dit-il, ça presse. Et il faut aussi que je passe chez Marguerite pour voir avec elle comment elle continue de passer du tabac sur mon poste de Walincourt.

- Va pour Marguerite! »

Et elle se pressa contre lui plus tendrement encore.

Au volant, il se tenait très droit et adressait un geste amical de la main à tous ceux, inconnues et inconnus, qu'ils croisaient ou doublaient sur le chemin.

« Tu parais fier comme Artaban.

- Je le suis!
- Ou comme un chevalier de jadis dans son costume de fer...
- Mais le mien ne me cache pas la tête! » dit-il en se penchant pour lui donner un baiser.

M. Langlois, comme il se devait, les complimenta avec chaleur sur « la race » de leur machine; à son grand regret, M. Robert Jacques qui, déjà, « sentait venir son âge », avait dû se résoudre à l'achat d'une limousine bien close. Henri opinait du chef, flatté mais tout en restant sur ses gardes : s'il m'en dit tant, songeait-il, c'est qu'il entend me tirer plus que je ne veux lui en donner.

Il se trompait. M. Robert Jacques se montra parfaitement conciliant et l'accord fut assez rapidement conclu; d'ailleurs, ce matin-là, l'aspirant baron semblait pressé de se réfugier dans sa limousine et de prendre la route de Namur.

Il eut le temps, pourtant, de mettre soigneusement en garde son partenaire : « Avec les douaniers, disait-il, vous aurez toujours à faire assaut de ruses; et ils ne sont pas nés de la dernière pluie; tout ce que vous inventerez, ils finiront toujours par l'éventer et par trouver la juste parade. »

Le Colonel se retenait de lui dire brutalement que, sur ce chapitre, il en savait aussi long que lui! Il connaissait les façons de bourrer de tabac ou de poudre de chasse la selle d'un cheval ou le bât d'un âne, l'art de creuser des bûches ou des blocs

Marc Blancpain

Le sentier de la douane

Le colonel et son royaume

L'action de ce second tome se déroule de 1930 à 1950.

Les contrebandiers de Landouzy et le Colonel sentent venir une nouvelle guerre, et le Colonel n'en déploie que plus d'audace à étendre ses réseaux et à tenter de nouvelles ruses. Anne, par admiration autant que par amour, véritablement fascinée, partage étroitement sa vie dangereuse.

Mais les chars de Guderian surgissent et labourent ce vieux pays aux défenses dérisoires. Le Colonel et Anne sont quasiment seuls à ne pas avoir quitté le pays et, dans cette "zone interdite", ils vont vivre une existence étrange, menacée et déroutante.

A la fin, Henri participera au terrible "combat des Manises", raconté ici à partir de documents et de témoignages authentiques.

La paix revenue, Henri et Anne vieillissent ensemble dans le merveilleux souvenir d'un "métier" que d'autres, les "héritiers" du Colonel, viennent de reprendre mais qui perdra sa raison d'être dans une Europe aux frontières effacées...

Sur "le sentier de la douane", les hommes en uniforme veillent toujours, mais ce ne sont plus les ruses héroïques des "fonceurs" rustiques qu'ils cherchent à déjouer désormais.




Illustration : Catherine Leborne - Milhoud



Denoël

Extrait de la publication

10.85 
ISBN 2.207 - 23177-1
98 FF TTC

Imp. JAT